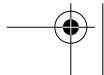
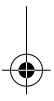
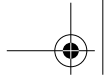


Entretien

FRANK ESCOUBÈS - LAKIS PROGUIDIS







DES TERMITES ET DES HOMMES

Frank Escoubès – Lakis Proguidis

Lakis Proguidis. – Massimo Rizzante, l’ami et chroniqueur de *L’Atelier du roman* depuis sa fondation, disait, il y a une vingtaine d’années, que de nos jours l’art tend à devenir le décor de l’être. Ce qui, à ses yeux, mais aussi aux miens, représente la négation absolue de la place que l’art a toujours eue au sein de la civilisation occidentale.

Or, *b*.¹, votre roman, votre premier roman, semble démentir cette tendance. D’où vient cet audacieux plongeon dans le chaudron du numérique et de la finance spéculative – plongeon qui, je le souligne, ne pose aucune difficulté de lecture même à ceux qui, comme moi, ne se passionnent pas pour la vie digitale ?

Frank Escoubès. – Le choix du numérique comme *sujet* s’est imposé à moi parce que c’est le langage de notre quotidien. C’est LE langage de la modernité. Le numérique a gagné, en tout cas momentanément. Il est le canal d’expression des jeunes, il est enseigné dans les écoles. On code aujourd’hui à dix ans. C’est devenu, avec la transition écologique, l’un des deux enjeux politico-économiques majeurs du monde contemporain. Je ne crois pas, en ce sens, qu’il puisse durablement rester en dehors de la littérature. Tout comme la science-fiction a investi le champ de la crise sanitaire, de la bioéthique ou de l’atome en faisant de ces réalités et de ces angoisses de véritables briques de genre.

C’est un fait : les développeurs du numérique inventent chaque jour une nouvelle grammaire (codes-sources, usages, etc.), qui progressive-

1. *b*. : les éditions du Littéraire, Paris, 2014.



ENTRETIEN

ment pénètre le vocabulaire commun. On « hacke », on « like », on « follow », on « Google », on « Skype ». J'ai cédé à cette toute-puissance. Je crois qu'elle me fascine.

La finance spéculative (ne l'est-elle pas toujours un peu ?) était quant à elle plutôt un *contexte*, un environnement. Dans l'univers professionnel qui était le mien à l'époque de la genèse du roman – on me reconnaissait le titre de consultant en stratégie d'entreprise – la finance d'investissement représentait curieusement un monde à la fois lointain et proche : lointain en ce qu'il présupposait d'autres diplômes, d'autres parcours de carrière, d'autres codes professionnels et surtout d'autres métriques de succès, souvent jugées plus *spectaculaires*. Proche néanmoins de par la connivence que nous entretenions avec ses réflexes (créer, ou plutôt « dégager », extraire de la valeur) et avec sa logique proverbiale (l'entreprise entendue comme une somme d'actifs à valoriser et à monétiser). Il y a donc toujours eu chez moi, je crois, une forme de curiosité malsaine pour cette confrérie des cols blancs du capital, peut-être même un semblant de compétition à leur endroit. Montrer que face au pur financier, nous savions, *nous aussi*, dans mon monde, faire tourner les entreprises sans les artifices mathématiques du trading ou la frénésie du lego industriel. Absurde concurrence, sans nul doute perdue d'avance tant les outils aux mains des financiers se révélaient puissants en comparaison de ceux, essentiellement humains (culture, leadership, organisation), que nous manipulions.

Je crois enfin qu'avec l'émergence il y a quelques années du concept de « lanceurs d'alertes » et la médiatisation de ses premiers héros singuliers, d'Erin Brockovich à Julian Assange, le parti pris romanesque devenait possible. Car se dessinait au travers de ces figures modernes de la résistance la question ô combien morale, et donc possiblement littéraire, de notre responsabilité individuelle et collective. Pour le dire autrement, la finance s'était jouée de l'éthique en numérisant à outrance ses moyens d'action. L'éthique pouvait-elle occuper le terrain digital, fût-il radical, afin d'entrer en résistance ?

L. P. – À part ces deux mondes dont est composé votre roman, le monde numérique et le monde économique, il y en a un troisième qui y joue un rôle aussi important sinon plus : le monde de la science pour



DES TERMITES ET DES HOMMES

ainsi dire à l'ancienne. Je pense à la physiologie ou, plus précisément, à l'entomologie qui semble intéresser fortement le narrateur. On trouve ce troisième monde au début et à la fin du roman et quelques termites figurent même sur la couverture du livre. Comment expliqueriez-vous cette intrusion ?

F. E. – Le déclic du roman est né de cette expérience de psychologie tristement célèbre réalisée au début des années soixante par le psychologue américain Stanley Milgram. Profondément troublante, cette expérience visait à évaluer le degré d'obéissance d'un individu face à une autorité qu'il juge légitime, effet blouse blanche ou chemise brune. Le parallèle entre le test de Milgram et certains processus de soumission à l'ordre qu'il m'est arrivé régulièrement d'observer dans le monde économique me semblait implacable. D'ailleurs, la version originelle du roman intégrait un personnage secondaire dénommée Tara, doctorante de son état, anglophone adepte du franglais, obsédée par des sujets académiques douteux : Abou Ghraib, Guantanamo, goulags et camps de sinistre mémoire. Lorsqu'elle rencontre Arthur Bécarre, personnage principal de *b* ;, c'est en ces termes qu'elle lui explique l'objet de ses recherches (scène qui fut finalement « coupée au montage ») :

– Enferme l'être humain dans une machine immorale et tu obtiens – what's the French word ? – un mouton en paquet. Soumission à l'autorité, responsabilité de l'individu. That is le sujet de ma thèse.

J'eus un moment de doute, avec un léger retard.

– ... Euh, on dit plutôt « un mouton de Panurge », rectifiai-je, toute langue dehors.

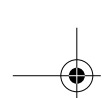
– Really ?

– Mais tu fais comme tu veux.

– What is Panurge ?

– Laisse tomber.

De la soumission pleutre des humains à la docilité génétique des termites, il n'y avait qu'un pas, vertement franchi. L'article d'*Horizons animaliers* qu'Arthur parcourt au début du roman n'est pas fictionnel, il est tiré de travaux historiques de l'entomologiste allemand K. Escherich, recteur de l'Université de Munich pendant la période d'avant-guerre, complice du putsch d'Hitler. Les situations qui y sont décrites



ENTRETIEN

me semblaient le meilleur raccourci vers la compréhension des dynamiques insurrectionnelles au sein d'un univers autoritaire, capitalisme compris. Lisons cette phrase tirée du roman, sorte d'apocryphe scientifique qui résume finalement l'essentiel de l'intrigue :

Parfois, quelques insectes étrangers réussissent à s'immiscer à l'état larvaire dans la termitière sans y avoir été conviés et y sécrètent des substances chimiques dont les termites raffolent au point de mettre en péril leur vocation première (l'alimentation du couple royal et du couvain). L'irruption de ces substances caustiques, de véritables psychotropes corrupteurs, peut avoir pour effet immédiat d'ébranler la Cité des termites.

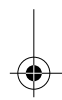
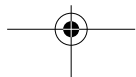
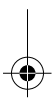
Toute la trame de *b* : est là, dans cette double question d'entomologiste qui définit à mes yeux l'*éthique de la dissidence* : comment perturber l'ordre de marche d'un système autoritaire en devenant « psychotrope corrupteur » (le lanceur d'alertes *interne* au système, employé ou témoin) ? Et comment ne pas laisser accroire qu'on peut efficacement faire la révolution du dehors sans être soi-même un élément au sein du rouage (le lanceur d'alertes *externe*, journaliste ou militant) ?

La première interrogation inaugure le roman. La seconde le clôture.

L. P. – Oui, je vois. Arthur, le protagoniste, incarne parfaitement les aléas du militantisme actuel contre le « système ». Dans ce sens, nous pouvons considérer *b* : comme un *Bildungsroman*. Arthur apprend à son corps défendant les impasses et les échecs de cette dissidence, appelons-la « dure ». Mais il y a aussi dans votre roman la dissidence « douce », celle des sœurs...

F. E. – Il s'agit là d'une clé essentielle du roman. C'est Marie-Soleil, personnage sombre de *b* : qui, je crois, capture le mieux cette dichotomie. Lors de sa première rencontre avec Arthur, elle s'exclame :

Thoreau, Gandhi, Luther King. Autant de dissidences respectueuses, qui se construisent avec l'énergie de la patience. Et puis en face, Malcolm X, les Black Panthers, Al Qaïda. Le caractère, la fièvre, la déflagration. Est-ce que c'est si facile de faire son choix ?





DES TERMITES ET DES HOMMES

Responsable des placements financiers d'une congrégation de bonnes sœurs, Marie-Soleil rachète des actions de grandes sociétés internationales et exerce son droit d'actionnaire actif en insufflant de la vertu dans les décisions managériales. On parlera d'*activisme actionnarial*, une forme légale et éthique de dissidence, en effet.

La réalité dépasse d'ailleurs la fiction, car ce n'est qu'après avoir écrit le roman que j'ai découvert l'existence de Sœur Nora Nash, gestionnaire activiste star d'un fonds de pension de sœurs franciscaines américaines devenue la bête noire des plus grandes entreprises mondiales, capable de faire trembler les présidents de Goldman Sachs, Wal-Mart ou General Electric. Toutefois, dans la mesure où les sœurs catholiques se sont donné pour mission de réformer le capitalisme par le bon usage de leur droit actionnarial, la pratique peut être qualifiée de révolte « douce », même si elle est en soi fort originale et délicieusement décalée (le catholicisme utile s'exprimant dans l'arène économique, là où on ne l'attendait pas nécessairement). C'est lorsque ce mode de dissidence atteint ses limites et qu'il est « relayé » par des pratiques plus radicales (procès intentés par des avocats commissionnés, manipulation des résultats de votes aux assemblées générales d'actionnaires, etc.), lorsqu'on bascule en somme de la résistance à la révolution, que le roman, je crois, devient subversif.

Aucune des pratiques mentionnées, juridiques ou financières, n'est inventée, c'était un élément fondateur de mon projet littéraire. Elles sont toutes techniquement possibles et elles échafaudent un grand « dessein contestataire » qui combine le meilleur des technologies actuelles (virus informatiques, réseaux sociaux), les plates-formes de lanceurs d'alertes (ersatz de WikiLeaks), les hackers informatiques (*via* une semi-invention, les New Anonymous), les réseaux de « taupes » dans les entreprises (la fameuse « Liste b : »), etc.

Il est surprenant d'ailleurs que cette conjonction de frondeurs partageant les mêmes objectifs ne se soit pas déjà réalisée dans le monde réel. Je crois que *b* : ne fait qu'opérer une légère rotation des angles pour qu'une architecture, une véritable *organisation* militante et efficace, se dessine graduellement, qui soit le trait d'union – contestable sur le plan éthique – entre la dissidence douce et légaliste, et la dissidence dure et



ENTRETIEN

transgressive. Peut-on parler dans ce contexte d'un *Bildungsroman* ? Si le terme est flatteur, disons qu'il y a peut-être dans *b* : un élément d'apprentissage-fiction qui cherchait à emprunter aux mécanismes du roman d'anticipation.

L. P. – Mais cette fameuse « Liste b : » est-elle une réalité ou s'agit-il d'une invention pour les besoins du roman ? Bien entendu, si c'est le cas, cela ne diminue aucunement son importance.

F. E. – Personne ne sait si de telles listes existent !

C'est un mystère pour les lanceurs d'alertes eux-mêmes. Il y a bien entendu des cas d'enquêtes suite à des fuites, mais les conclusions, généralement non divulguées, ne concernent que des situations constatées *ex post*, et non des listes « préventives » de dénonciateurs.

Dans le domaine de l'Internet, dès lors que quelque chose est *concevable*, sa probabilité d'existence est très élevée. Le *Deep Web*, ou Web profond (partie obscure de la Toile non indexée par les moteurs de recherche classiques), regorge d'informations illicites, de sites de vente de drogues ou d'armes à feu, de vidéos prohibées, de répertoires en tout genre. Il va sans dire que, dans ce magma des transgressions, de multiples listes noires circulent. À défaut d'en faire la démonstration formelle (car il n'est pas recommandé de s'aventurer sans précaution dans le *Deep Web*), disons qu'une « Liste b : » a beaucoup plus de chance de s'y trouver qu'un *snuff movie*, ces films qui mettent en scène le meurtre réel d'une personne, et dont on ne sait aujourd'hui encore s'il s'agit d'une légende urbaine.

Dans un tel champ des possibles numériques, il n'est pas interdit de penser que le recensement des salariés jugés « à risque » par leurs employeurs soit un peu le saint suaire de la e-morale moderne. Fantasma pour certains, réalité pour d'autres...

L. P. – Disons alors que la « Liste b : » est votre hypothèse romanesque. Ce qui ne vous empêche pas, au contraire même, de nous dévoiler sa réalité existentielle. Je veux dire que l'« entreprise » qui joue dans *b* : est l'entreprise définie et défendue par ses concepteurs comme « somme d'actifs à valoriser et à monétiser » (je vous cite), *plus* le soup-



DES TERMITES ET DES HOMMES

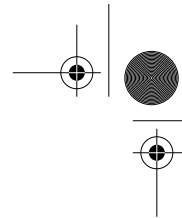
çon généralisé, le soupçon de tous envers tous, le soupçon installé parmi tous les êtres humains qui y sont engagés. Mais cette formule « Fonction + Soupçon » ne représente-t-elle pas la métaphore principale de notre monde ? La structure fondamentale, la loi qui régit tant le grand monde que la psyché individuelle ?

F. E. – La formule « F + S » est éclairante, en effet. Dans le monde de *b* : , à peine science-fictionnel, l'hyper-finance est, je cite, « devenue la nouvelle sidérurgie ». Depuis qu'une crise financière d'ampleur inédite a « barbifié le capitalisme mondial » (contexte initial du roman), les banques ne s'intéressent plus qu'aux projets rupturistes et créatifs, même s'ils sont singulièrement farfelus (du spray sensible au stress à la carte de crédit pour personnes âgées trop âgées). La fonction de l'entreprise comme « somme d'actifs à valoriser et à monétiser » tourne donc singulièrement à vide. L'économie n'est plus immatérielle, mais elle est devenue absurde. S'installe alors, par vase communicant, le soupçon généralisé.

Le soupçon, oui, de tous envers tous : de la firme à l'égard de ses employés (Liste *b* :), des salariés à l'endroit de leurs dirigeants, des actionnaires vis-à-vis du management, des militants face à leurs cibles, de Marie-Soleil, personnage clé de *b* : et grande argentière ecclésiastique (qui manie la suspicion comme arme de responsabilité sociale) vers le reste du monde... Bref, la défiance devenue la monnaie d'échange d'un système économique aux asymptotes de son « crédit », devenu parfaitement dysfonctionnel. N'a-t-on pas entendu dire depuis cent ans que le marché, c'était précisément la confiance ?

En ce sens, *b* : dévoile peut-être une vision de l'entreprise qui aurait, par cupidité, démission ou paresse de ses mandataires, renoncé à sa définition première, le sacro-saint principe d'*affectio societatis*, cette volonté commune entre plusieurs personnes physiques ou morales de *s'associer*. En somme, une entreprise contemporaine qui aurait renoncé à son essence même : la décision de *créer ensemble* combinée à un acte de foi.

Zip ! Balafre sur un *monde ancien* où de vénérables établissements centenaires avaient piqué du bec d'avoir été dirigés par des rameurs de soutes, mégalos aux pagaies trop longues pour leurs petits bras trop courts.



ENTRETIEN

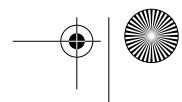
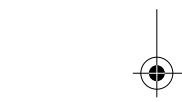
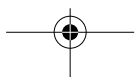
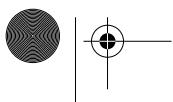
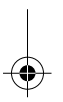
Zzzt ! Entaille dans un monde nouveau essoré jusqu'à l'os et dont le régime avait à ce point asséché les troupes industrielles qu'il n'autorisait plus que d'hypothétiques greffons de croissance sans lendemain, aussi farfelus que chimériques.

Souip ! Incision dans un monde futur, plein de fantaisie, où triomphera la plus insidieuse mauvaise foi. Cette mauvaise foi chafouine de ceux qui créent du rêve sans détenir la clé des songes, et qui le savent.

En somme, la Grande Déculottée avait viré saignée publique par l'aumônier.

Force est de constater que cet acte de foi est brisé depuis fort longtemps, puisque si défiance il y a eu – historiquement – du prolétariat envers le patronat, le divorce réciproque des dirigeants d'avec leurs subordonnés est également largement consommé. C'est d'ailleurs sur la base de cette mésentente fondamentale qu'est né l'immense corpus des sciences de gestion, du vieux fordisme (diviser le travail pour mieux le contrôler) aux théories modernes de l'encadrement ou des coûts de transaction dans un système hiérarchique. La suspicion multilatérale est ainsi devenue le *new deal* de la firme moderne. Depuis la sortie du film-documentaire *The Corporation*, le procès va même un cran plus loin : il y est dit, non sans provocation, que si l'entreprise a bien les caractéristiques d'un individu, ce sont celles d'un *psychopathe* ! Égoïste, menteur, indifférent au bien-être et au respect d'autrui comme à ses malheurs, bref antisocial. Pour s'en convaincre, clame *The Corporation*, allons revisiter les comportements nocifs des firmes envers les travailleurs, les riverains, les consommateurs, les animaux, la biosphère, etc. Comment ne pas être en effet sur ses gardes face à un psychopathe ?...

Notons au passage que ce climat délétère de soupçon n'est pas l'apanage de l'entreprise privée. Il se déploie sournoisement dans la plupart des organisations publiques. Un livre récent, *L'École du soupçon*, mettait ainsi en avant les dérives d'une psychose collective anti-pervers dans l'Éducation nationale. Imposer au corps enseignant le signalement du moindre « fait » suspect dans l'enceinte scolaire aurait ainsi démultiplié le nombre des accusations de pédophilie, permettant certes de démasquer d'authentiques coupables, mais brisant vraisemblablement les des-





DES TERMITES ET DES HOMMES

tinées de centaines d'innocents (trois affaires sur quatre se concluant en France par un classement sans suite, un non-lieu ou une relaxe).

Il y a donc, dans la firme de *b* ;, une fonction productive en pleine déroute et une véritable *dysfonction du doute*, tout à fait explosive. Ce n'est peut-être pas un hasard si, en bout de piste, le roman atterrit sur la question fondamentale de la démocratie actionnariale : peut-on avoir confiance dans les systèmes de votes des actionnaires, petits ou grands ?

L. P. – Vous avez mentionné des personnes qui se sont révoltées, des personnes qui, au risque parfois de leur vie, essaient de nous éclairer sur la vraie nature du monde dans lequel nous vivons. Mais il me semble que votre Arthur a effectué un pas supplémentaire par rapport à ses « modèles ». Il a compris à la fin que, pour agir efficacement, il doit ne se fier à personne. Ce qui constitue à mes yeux une première dans les annales de la révolution. Car on peut désormais imaginer que ce monde-ci est entièrement composé de sujets schizophréniques : en surface collaborateurs, au fond farouchement contestataires. La morale ? À tout moment ce monde peut partir en fumée. Qu'en pensez-vous ?

F. E. – Le roman se termine en effet sur ces questions dérangeantes. Agir seul ou en collectif ? Et agir de l'intérieur ou de l'extérieur du système ? Deux tensions qui me semblent des prédictes clés de l'efficacité de la révolte. Il est curieux de noter que les lanceurs d'alertes, dissidents et hackers sont davantage des personnes seules et marginalisées (de leur fait ou du fait d'un environnement professionnel hostile) que des chefs de guerre. Ils portent la subversion en bandoulière, plutôt que de brandir bien haut le fanion du rassemblement. Et ils doivent être le plus souvent des *insiders*, des initiés, pour prétendre au succès.

Snowden l'employé de la NSA contre Assange le « sniper » apatride.

Morale des micro-résistances, et non morale des Grands Soirs.

Hygiène de la réforme contre celle de la révolution.

C'est sur ce continuum que repose le projet littéraire de *b* :. Si l'on voulait mettre le roman en équation, on obtiendrait quelque chose comme : Fort Alamo × Matrix < Troie. En d'autres termes, assiéger la



ENTRETIEN

firme ne suffit plus, même lorsque les armes utilisées sont virtuelles. Ce qui compte, c'est *l'infiltration*.

Les Renseignements généraux, la CIA ou les services d'espionnage l'ont bien compris, qui ont fait de « l'indic » la pièce maîtresse de la lutte contre le terrorisme international. Tous les systèmes au monde de mise sur écoute ou d'analyse de Big Data ne semblent pas en mesure de prévenir attentats ou faits d'armes, là où une seule taupe dissimulée au sein des réseaux réussit (parfois) à « faisander le système ». Pour reprendre une formule tirée d'un rapport du Cato Institute (cité par *Mediapart*) sur les limites de la collecte clandestine d'informations pratiquée par le renseignement, « la seule chose prévisible au sujet du *datamining* antiterroriste est son échec permanent ».

Et je mate ce petit bout de termite, clone d'entre les clones, qui nécrose piano-piano de l'intérieur. Parmi ses congénères, avec eux, tout contre eux.

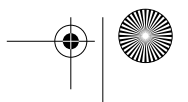
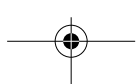
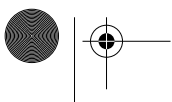
Tu saisis, Jii, faut continuer d'être au sein de la Matrice pour comprendre où tirer le fil ! Si tu veux être un héros en zone libre, pépère derrière tes écrans dix-sept pouces, à jouer les recruteurs gantés de blanc, tu as ma bénédiction, mais va falloir que ta nouvelle recrue demeure chez l'ennemi, bien collée à ses pairs, et se salisse pour ton compte, mon Moldave. Va falloir qu'un petit bout de termite se mette, *in vivo*, à crapahuter dans le rance, parmi ses faux-frères, plutôt que de quitter le navire comme je fus, *manu militari*, débarqué de la Firme infirme.

Dedans, dehors ? Dans *b.* ; la messe est dite. Quant à la schizophrénie du chasseur en meute devenu loup solitaire pour mieux mordre à pleines dents, elle n'est pas le moindre des paradoxes modernes. À une époque où le collectif fait l'objet de toutes les attentions, où la démocratie se veut participative et l'économie collaborative, où les citoyens sont appelés à communier dans une œcuménique société du partage, privilégier l'acte isolé d'un anti-héros contestataire n'est plus vraiment intuitif.

Intelligence collective : 0.

Insurrection d'un intrus anonyme : 1.

N'y a-t-il pas là un sujet dont une certaine littérature contemporaine, soucieuse du réel, devrait s'emparer davantage ?





DES TERMITES ET DES HOMMES

L. P. – Bien sûr. D'où à mes yeux l'intérêt d'un roman comme *b* : Car il pose la seule question qui vaille : que devient l'homme dans un monde comme surveillance, dans un monde ontologiquement voué à la surveillance ? Comment se prouvera-t-il à lui-même qu'il reste encore homme ? Qu'il n'est pas devenu termite ? Votre roman nous ramène devant le mystère insondable de la liberté sous un jour tout à fait nouveau : pour que l'humanité ne tombe pas en termitière il faut compter sur le « mauvais » termite !...

F. E. – À la fin du roman, Arthur s'exclame :

Adieu, New Anonymous et votre mutinerie du bout des ongles, je suis à moi seul LA révolte tout court. Un « alter » entre alter ego. Tout occupé à nécroser, piano-piano, de l'intérieur. Tout occupé à agir, pour de bon.

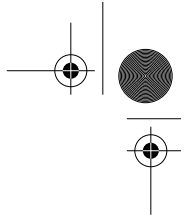
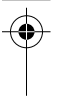
Difficile, quand on connaît le pouvoir d'influence, devrais-je dire de contamination d'un seul individu placé au bon (ou au mauvais) endroit, au bon (ou au mauvais) moment, difficile quand on prend la mesure de la portée exponentielle de la Toile, de son potentiel de déstabilisation, de son goût immodéré pour l'effet papillon, difficile donc de ne pas imaginer le pouvoir du maillon faible.

Pouvoir vertueux ou voyou.

Celui de l'activiste comme celui du djihadiste.

Le « mauvais termite » est donc celui par qui le « système » ne passera pas. Celui qui échappera aux anticorps, à la surveillance généralisée. Héros des temps modernes, ce révolté en herbe ne recherche pas la lumière. Il participe de la nouvelle mythologie du hacker, ombre d'entre les ombres, qui se veut « Anonyme », spéléologue introverti, le teint fade et la bouche concave.

Dans un monde régi par la surveillance, il pratique la *sousveillance*. Une forme de vigilance inversée, ou vigilance « par la base », consistant à « surveiller la surveillance » en observant et en analysant les systèmes de surveillance eux-mêmes et les autorités qui les contrôlent. Comme les riverains photographiant la police, les consommateurs scrutant les fabricants, les citoyens contrôlant les parlementaires, les patients jaugeant les médecins, les hackers décortiquant les logiciels, tous ces « mauvais termites » sont à la recherche de *failles*. Et c'est bien là, je



ENTRETIEN

crois, la nouvelle formule de la résistance. La sousveillance n'a que faire de l'insurrection des Grands Soirs, elle est un simple thermostat en marque blanche, nuit et jour en alerte. Après l'économie du partage, la désobéissance ubérisée, qui prouve à chaque homme qu'il peut agir à son niveau. C'est ce qu'Arthur finira par réaliser, après quelques déplaisantes péripéties.

Pour que le monde ne tombe pas en termitière, il optera en un dernier sursaut pour la pandémie. Cette contagion dont l'origine est virale et qui naît de la mutation d'une brindille.

Vous connaissez Escherich, vous ? fais-je au barman, qui sursaute à l'onde de choc de ma voix d'outre-tombe.

– Non.

– Un vieux schnock nazi.

– Possible.

– Et puis, toutes ces termites qui grouillent. Vous y avez déjà pensé, vous ? Comment décapiter ce qui n'a ni tête ni corps ?

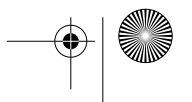
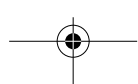
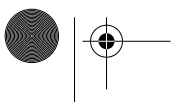
– J'sais pas. Aujourd'hui, on décapite plus. À l'époque, oui. Mais aujourd'hui, non. On fait le ménage différemment. La grippe, les virus, tout ça, y en a plus que pour les épidémies. D'une certaine manière, c'est plus efficace.

Plus efficace, et désespérément moderne, donc.

L. P. – Comment voyez-vous Marie-Soleil dans tout cela ? Il me semble qu'avec ce personnage il souffle un petit air autrement salubre dans la termitière.

F. E. – Ah, merveilleuse question !

Personnage ambigu, « sainte laïque » ayant sacrifié ses idéaux sur l'autel de l'efficacité, Marie-Soleil est à la fois l'espoir et la damnation d'Arthur. On ne sait à peu près rien de son passé, au-delà de ce qu'elle décide d'en révéler elle-même, et elle disparaîtra à la fin du récit de manière tout aussi énigmatique. Pourtant, je crois qu'elle réalise ce paradoxe d'être la figure symbolique et inaccessible de la résistance (l'image du chef providentiel que même les sociétés les plus communautaires et les plus égalitaires appellent de leur vœu), tout en ancrant Arthur, et par là même le roman, dans un réel prosaïque bien palpable. Sans elle,





DES TERMITES ET DES HOMMES

l'engagement d'Arthur se ferait hors sol, haut perché sur des concepts abstraits et des idées-échasses. Non, il faut se dire qu'Arthur, dans cette affaire, est d'abord et avant tout manipulé par ses émotions à l'égard de ce petit bout de Québécoise au nez percé : curiosité, voyeurisme, volonté de plaire, syndrome du bon élève, puis, bon an mal an, éruption d'instincts charnels pour le moins contrastés...

Mais ne nous leurrions pas. Si Marie-Soleil est alternativement hameçon, lièvre et ange gardien d'Arthur, elle tire tous ces fils comme un parachutiste actionne savamment son système trois anneaux afin de mieux se diriger vers sa vraie cible. Idéaliste au penchant contrôlant, elle aura joué tous les rôles pour Arthur : pygmalion au féminin, muse activiste, stratège au génie pragmatique. On imagine aisément qu'elle a aussi usé de la même partition pour séduire et embarquer l'ensemble de sa tribu, depuis les bonnes sœurs qu'elle « conseille » jusqu'à son propre Mentor, le Grec, dont la fonction parmi les New Anonymous n'est finalement que subalterne... et un peu *old school*.

En ce sens, on peut dire, en accord avec vous, que Marie-Soleil est effectivement, à sa manière et avec les moyens qu'elle s'autorise sur le plan moral, l'ultime planche de salut au sein de la termitière. Ce petit bout de femme au nez percé et aux yeux pers, qui avait progressivement éveillé chez Arthur « l'envie de devenir, ne serait-ce qu'un instant, cet insecte étranger qui vient faisander l'ordre établi, qui bordélise. Cesser pendant quelques heures d'avoir les pieds pris dans les boyaux de la terre. Une seule fois ». Mission accomplie ? On l'imagine, à la lecture des toutes dernières pages de *b* : Mais on ne peut que l'imaginer. Ce sera au lecteur de s'en convaincre.

F. E. – L. P.

